

Emmanuel Godo

*Préface de*

*Jean-Pierre Lemaire*

# Un prince

desclée  
de  
brouwer



Littérature ouverte

# Un prince

## **Du même auteur**

*La légende de Venise. Barrès et la tentation de l'écriture*, Paris, Presses universitaires du Septentrion, 1996.

*Ego scriptor. Maurice Barrès et l'écriture de soi*, ouvrage collectif, Paris, Kimé, 1998.

*La conversion religieuse*, Paris, Imago, 2000.

*La prière de l'écrivain*, Paris, Imago, 2000.

*Victor Hugo et Dieu*, Paris, Cerf, 2001.

*Littérature, rites et liturgies*, ouvrage collectif, Paris, Imago, 2002.

*Histoire de la conversation*, Paris, PUF, 2003.

*Paul Claudel, la vie au risque de la joie*, Paris, Cerf, 2005.

*Sartre en Diable*, Paris, Cerf, 2005.

*Huysmans et l'évangile du réel*, Paris, Cerf, 2007.

*Nerval ou la raison du rêve*, Paris, Cerf, 2008.

*Une grâce obstinée*, Musset, Paris, Cerf, 2010.

*Flandre, terre d'eau et de ciels*, Toulouse, Sud Ouest Éditions, 2011.

*Chateaubriand. Génie du christianisme. Lu par Emmanuel Godo*, Paris, Cerf, 2011.

*Publié avec l'aide de la Faculté des lettres et sciences humaines  
de l'Institut catholique de Lille.*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

s'arrêter pour un rien, d'affirmer leur droit de prendre leur temps, après une vie de labeur, vous savez, on a gagné le droit d'avoir un peu de bon temps, la vie n'a pas été chose facile, les enfants maintenant ont la leur, alors nous, voyez-vous, nous en profitons, on attend les petits-enfants pour la fin de la semaine, mais ça fatigue mon mari, alors on en profite, lui n'a pas, accolé sur son visage, ce genre de discours, jamais on n'entrevoit cette idée, sa lenteur même ne dit pas du tout cela, je crois vraiment les premiers temps avoir affaire à un homme qui vient rechercher la compagnie des femmes, des passantes, pas du genre séducteur sur le retour, de ces hommes qu'on appelait jadis les vieux beaux, dans la taxinomie joyeuse de l'ancien monde, il n'y a jamais rien d'inconvenant dans sa manière d'adresser la parole à des jeunes filles ou à des mères de famille, il est simplement visible qu'il préfère la compagnie des femmes, comme je pourrais moi-même dire que je la préfère, s'il me fallait parler de moi, il veut les séduire, sans doute, mais comme un qui voudrait que l'on dise, après avoir passé un moment avec lui, que c'est un homme agréable, dont on ne craint pas la rencontre, dont on ne se dit pas, en le voyant arriver de l'autre côté de la passerelle, ah non pas lui, ce genre de pot de colle, de rescapé des catastrophes ou de cadavre ambulante qui vous oblige à feindre une occupation pressante, un coup de téléphone urgent, une pensée profonde, lui jamais, on le sent bien, n'appartiendra à la catégorie des fâcheux ou des importuns, la théorie des fils de Lazare qui se collent au premier venu pour lui susurrer leur torrent de misères ou de mésaventures, le pauvre romanesque de leur vie, avec tubages, odeurs de javel et de restauration collective, appelant chance ou destin ce hasard qui les a fait échapper à la mort, cette survie qui ne les fait pas même tressaillir de joie, mais les étrèque encore un peu plus, lui ne fait de toute évidence pas partie de l'engeance des logorrhéiques qui

cherchent une oreille si possible passive pour y déverser leur monologue, quand on le voit en conversation, il a souvent le rôle de celui qui écoute, et jamais il ne semble s'ennuyer à ce qu'on lui raconte, il acquiesce, s'intéresse à ce que vous lui dites, relance la conversation, ne cherche pas à en être le maître, à imposer ses vues, son désir de séduction ne dépasse pas ce cadre-là, je m'en rends compte, vite ?, je ne sais pas, je crois que je me méprends assez longtemps sur lui, que le quiproquo du donjuanisme a quelque ténacité en moi, mais il me faut préciser qu'à aucun moment il ne m'apparaît comme un personnage ridicule, ni même pathétique au sens usuel du terme, je ne me dis jamais en le voyant assis sur un banc sur le bord du chemin de halage qu'il est pitoyable à son âge qu'un tel homme s'adonne à des manœuvres si flagrantes, il y a quelque chose de trop délicat dans sa manière d'être pour qu'on puisse être entraîné dans une telle mésinterprétation, il ne fait pas non plus partie de ces séducteurs que l'on trouve réjouissants dans leur audace ou dans leur gourmandise mal rentrée, comme cet autre qui prend l'alibi de promener son chien pour se coller à la première femme qui passe, l'entreprendre dans un sourire mouillé, sous son chapeau de pluie qu'il porte comme un borsalino, l'inconnu n'a pas la théâtralité attendue des Clappique, il n'aura jamais cette moue de réjouissance à l'idée qu'une poitrine de femme palpite à ses côtés, il se rattache spontanément à une catégorie improbable, à laquelle j'appartiens peut-être, celle des séducteurs qui cherchent à plaire dans le temps même de l'échange, sans nul besoin de concrétiser la chose par un quelconque au-delà, qui trouvent leur plaisir dans le jeu, dans les regards, les paroles, les silences et les rires, comme une façon à la fois plus légère et paradoxalement plus intense d'habiter le présent, sans qu'il y ait besoin d'intégrer les corps outre mesure dans cette danse, avec ce que le comme si

peut avoir d'ambigu et d'innocent, de gratuit et de lâche, avec chez lui une manière très urbaine et très humble d'être aux autres, qui fait venir à la pensée pour broser son portrait l'adjectif exquis et le substantif gentillette, termes que leur naïveté déprécie aux yeux des esprits qu'on dit forts mais que la vision de son visage suffit à régénérer, un sourire très particulier, cela, oui, il est d'emblée identifiable comme tel, il est quelqu'un de reconnaissable, dont on se dit tout de suite qu'il a une présence qui n'est pas celle qu'ont les autres, on est frappé, la première fois qu'on le voit, par cette qualité de regard, cette affabilité, je ne sais pas si ce sont les mots qui viennent, si l'on se dit, en le croisant, qu'il est un homme affable, aimable, je ne crois pas qu'on ait envie d'employer ces mots, on ne les dit pas, on remarque seulement que cet homme n'est pas comme les autres, pas un passant parmi d'autres, mais un qui, pour une raison encore indéterminée, vous touche, vous émeut, se fraye une voie en vous, y laisse une empreinte, d'abord incompréhensible, très longtemps inaudible, mais qui, au fil des jours, ne vous quittera plus, continuera après sa disparition même son chemin en vous, on aurait envie de dire son œuvre, tant sa marque est profonde et remue des terres en vous essentielles, qui appartiennent à ce que vous n'hésiteriez pas à appeler le plus intime de votre être, ce lieu où vous mènent les livres que vous aimez, les phrases envoûtantes que vous comprenez à peine et qui sont comme les clés d'un royaume où elles vous ramènent, immanquablement, dans ce suspens du temps que vous avez toujours assimilé à une éternité, pas de celles qu'on attache à des cieux inaccessibles mais de celles qu'on entrevoit, au détour d'un paysage, à l'écoute de certains mots, à la vue d'un visage désarmé, dans ces espaces antérieurs dont vous pourriez jurer que vous venez et vers lesquels, un jour, vous voudriez faire retour, y vivre votre éternité, dans cette

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



marque d'idiotie ne surnage, on reprend sa place dans le théâtre blasé, là où l'étonnement est une faute, la simplicité la prémisse d'une chute, de ces esquives, chez lui, il n'y avait pas de trace, il était heureux, plus rien ne pouvait le priver de cette certitude acquise on ne sait comment, il savait que la vraie vie n'est pas ailleurs, qu'elle bat dans les replis de l'insignifiance, là, sur le chemin de halage, au détour de l'une des allées du parc et même sur le chemin du retour, il ne fuyait aucun foyer insupportable, ne venait oublier aucune peine, il prenait plaisir à être là, dans le paysage sans surprise, goûtant comme l'on dirait l'air du temps, le mystère avec le visage du simple, prenant son temps, comme un homme qui sait que toute vérité est là, dans cette manière de s'offrir à ce qui est, sans prétention de le capturer, juste d'en humer le parfum, comme on ferait un dernier tour avant de tirer sa révérence, une dernière fois être là parmi ces choses qu'on dit périssables, dans la saveur incomparable de l'éphémère, au milieu du visible, en prendre toute la mesure avant de se tourner de l'autre côté du monde, là où s'en vont les absents, ceux qu'il faudrait nommer les invisibles, avec qui nous continuons de vivre, et lui semblait ne plus avoir souci de la mort, pas comme un insouciant qui ferait de sa peur une fausse légèreté, mais comme un qui sait, désormais, qu'elle n'est plus un problème, à qui il a été donné d'apprivoiser l'angoisse, non par grâce ou par le renfort d'une philosophie ou de viatiques quelconques, mais par la simple traversée qu'il a dû faire de très pénibles douleurs, comme initié par l'épreuve même de la solitude, sorti grandi, transformé radicalement, sans avoir besoin de faire récit de ce qu'il a vécu, portant sur son visage sa transformation, sa conversion, comme un qui sait désormais que la mort n'est pas ce que l'on croit, mais la poursuite de la vie par d'autres moyens, et qui ne tient pas ce savoir d'une foi ou d'un amas de discours, mais bien plutôt d'un effacement subit de

l'inauthentique, comme si la proximité de la mort avait été pour lui un feu purificateur et baptismal, renvoyant à néant toutes les inutilités dont les vivants s'encombrent, on aurait pu le dire lazaréen si l'on pouvait imaginer Lazare heureux, rasséréné, revenu sur terre pour prendre une dernière fois le temps de dire son amour de la vie, vous en venez à imaginer une scène, un théâtre nu sur lequel un homme s'avance, il s'en vient vers le devant avec une hésitation qui n'est pas feinte, le public ne songe pas à rompre le silence, il est visible que l'homme qui vient lui faire face a quelque chose d'important à lui dire, que la scène ne se répétera pas, que ce soir on ne joue pas, l'homme cherche ses mots, se penche légèrement en arrière, il dit qu'il s'excuse d'être là, que l'on veuille bien pardonner sa maladresse, qu'il n'a rien d'autre à dire que le bonheur qu'il a eu de vivre, il ne dit pas qu'il a eu une vie heureuse, il n'épale pas les raisons qu'on pourrait avoir de vivre, de se dire heureux d'avoir vécu, il dit qu'il a été heureux de vivre, que c'est une grande chance de vivre, malgré les malheurs, malgré tout, il est venu dire cela, il ne dit pas qu'il va mourir bientôt, il ne voudrait pas apitoyer, il ne voudrait pas que l'on se méprenne sur le sens de sa démarche, il voulait simplement, une dernière fois, dire le bonheur qu'il y a à vivre une vie humaine, le tout de cette vie, le malheur même, la mort même qui se pose sur les visages aimés, la maladie même qui emporte ce corps qui un jour a été si alerte, si fort, invincible il le pensait, l'inconnu des bords de Deûle vient dire cela, les semaines qui le séparent de l'épuisement, de l'entrée dans le cercle étroit de la mort, il prend la force qui lui reste, et celle qui lui est venue de la proximité de l'échéance, de la certitude que tout finirait bientôt, il prend ces forces-là, et il vient dire au fragment de monde à lui imparti que la vie humaine est une chose d'importance, il est comme le comédien que vous avez imaginé, et qui ne jouerait pas, qui viendrait dire au public

assis dans l'ombre et le silence que la vie vaut la peine d'être vécue, il lui tend un amour intact, d'une pureté qui vous fait trembler, qui vous met, à vous qui ne pleurez plus guère, les larmes au bord des yeux, il vient, sur une scène invisible, dire que quelque chose ne meurt pas, à travers son regard, sa manière de marcher, de sourire, de tendre son être à l'inconnu qui passe, il n'a pas même besoin de dire les choses, elles sont dites par son corps, son visage, porté qu'il est par une vérité qui ne meurt pas, qu'il serait vain de vouloir transformer en certitude, en slogan, en catégorie pour la pensée bavarde, il vient, il vous dit qu'il vous aime, vous, la vie, les vivants qui vivent dans l'ignorance de l'amour qui les fait tenir, ou plutôt, non, il ne vous le dit pas, il tend vers vous son regard, donne à voir sa marche de majesté, s'incline et s'en repart, dans l'invisible, dans le silence, dans l'anonyme, comme un qui sait qu'il ne faut pas déranger l'ordre du monde, et son histoire ne se termine pas lorsque vous découvrez, plus tard, l'affichette qui est collée sur le réverbère, que sa famille sans doute a placée là où elle le pouvait, sur les réverbères le long du chemin de halage, sur les ponts ou plutôt les passerelles qui enjambent le canal à cet endroit-là, vous lisez l'affichette qui annonce la mort de cet homme, avec une photographie où vous reconnaissez son sourire, son visage de patricien prolétaire, et son nom aux consonances italiennes, que par un caprice de votre mémoire, vous ne retenez pas, que vous oubliez, comme si vous, votre mémoire, étiez soumis à une loi plus forte, qui vous interdit de mettre un nom sur l'inconnu, comme pour garder intact son charme, pour qu'à jamais il soit l'inconnu des bords de Deûle, messenger d'un certain bonheur, d'une sagesse indéterminée, indicible, son histoire ne se termine pas avec la découverte fortuite de cette affiche, collée là par sa famille, qui devait savoir, qui devait avoir eu vent qu'il était devenu une sorte de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Isabelle Jarry, *Au désert*  
Jacqueline Kelen, *Passage de la Fée*  
Jacqueline Kelen, *Bréviaire du colimaçon*  
Marianne Kohler, *La caverne du cœur*  
Martine Laffon, *Le surplus du monde*  
François Lebouteux, *Car ils ne savent ce qu'ils font...*  
Guy Luisier, *Les carnets du Fils prodigue*  
Baptiste Marrey, *L'évangile selon Tommaso*  
Florence Mauro, *Viens*  
Philippe Meirieu, *Récits d'enfance*  
Théodore Monod, *La mort de la « Baleine rouge »*  
Colette Nys-Mazure, *Secrète présence*  
Colette Nys-Mazure, *Singulières et plurielles*  
Colette Nys-Mazure, *L'âge de vivre*  
Colette Nys-Mazure, *La liberté de l'amour*  
Colette Nys-Mazure, *Perdre pied*  
Colette Nys-Mazure, *Battements d'elles*  
Colette Nys-Mazure, *Célébration du quotidien*  
Colette Nys-Mazure, *Célébration de Noël*  
Colette Nys-Mazure, *Contes d'espérance*  
Colette Nys-Mazure, *Courir sous l'averse*  
Colette Nys-Mazure, *L'eau à la bouche*  
Catherine Paysan, *La prière parallèle*  
Gabriel Ringlet, *Un peu de mort sur le visage*  
Marie Rouanet, *Douze petits mois*  
Brigitte de Saint-Martin, *Si je t'oublie Constantin*  
Catherine Ternynck, *Chambre à part*  
Didier Vanhoutte, *Le sablier renversé*  
Benoît Vermander, *À taire et à planter*  
Tanguy Viel, *Cet homme-là*  
Alain Vircondelet, *La maison devant le monde*





Composition et mise en pages réalisées par  
Compo 66 – Perpignan  
496/2012

Achevé d'imprimer sur les presses  
de l'imprimerie  
en juin 2012

N° d'imprimeur : XXXXX  
Dépôt légal : juin 2012

*Imprimé en France*